



# LE MÉDIATEUR,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !—VOLTAIRE.

---

---

VOL. 1.] NEW-YORK, 23 AVRIL, 1814. [No. 5.

---

## INTRODUCTION.

“ Lorsque la mort avait fermé la bouche des flatteurs  
“ et les yeux du maître de l’Egypte, un tribunal intègre  
“ s’avançoit pour vérifier sa vie et l’arrêtoit au bord du  
“ tombeau. Là le monarque, rentré dans la tritse égalité  
“ des morts, suppliant, dépouillé de sa grandeur passée,  
“ imploroit ce dernier asile de l’homme et attendoit son  
“ arrêt. La nation assemblée, représentant la postérité,  
“ nommoit ses vertus, ou dénonçoit ses vices. La plainte  
“ des malheureux qu’il avoit opprimés, retentissoit sur  
“ son cercueil, ou bien les larmes de la reconnoissance  
“ publique l’arrosoient. C’étoit sur ces titres sincères que  
“ ces magistrats de l’avenir prononcoient son jugement  
“ irrévocable. S’il avoit abusé de sa vie et de son peuple,  
“ les restes condamnés du souverain décédé étoient dé-  
“ truits, et son nom livré à l’immortalité de la honte.  
“ Mais s’il avoit vécu le bienfaiteur de ses sujets, ils l’ac-  
“ compagnoient encore dans cette route solitaire ; ils le  
“ conduisoient en triomphe vers sa tombe, et la gloire y  
“ gravoit à la suite de son nom ; *Ici il continue de regner*  
“ Tel étoit le premier flatteur qu’entendoit le nouveau  
“ monarque, en montant sur le trône.

“ Ce tribunal n’est point anéanti. Indépendant de  
“ la force, et du caprice des coutumes, il subsiste chez  
“ toutes les nations et dans tous les temps, invisible et  
“ caché. L’Incorruptible, l’immortelle vérité observe en  
“ silence les souverains du monde, à mesure qu’ils passent.  
“ Dès qu’ils sont descendus dans la terre, elle apparoit au  
“ dessus d’eux, donne un démenti éternel à l’imposture,  
“ interroge les peuples ; et séparant pour jamais les Titus

“ et les Nérons, elle charge l'équitable histoire, d'annon-  
 “ cer son jugement aux générations futures, de livrer les  
 “ mauvais princes à la justice des siècles, de recommen-  
 “ der les bons rois à la postérité.”

---

## SYNONIMES.

---

### BONTÉ ET SENSIBILITÉ.

On parle sans cesse, dans notre siècle, de sensibilité ; c'est un grand mot ; et je soupçonne qu'on ne le répète si souvent, que parce qu'on ne l'entend pas. La bonté, au contraire, s'entend aisément ; c'est un sentiment très-naturel ; et voilà sans doute pourquoi il n'est point à la mode comme l'autre. Tout le monde veut être sensible ; mais personne ne se soucie d'être bon. C'est ce qui m'a fait naître l'idée de faire un parallèle entre la Bonté et la Sensibilité ; ces discussions morales peuvent avoir leur agrément et leur prix, comme les discussions littéraires.— Le cœur humain est aussi un livre classique qu'on ne sauroit étudier avec trop de discernement ; et peut-être est il aussi utile de savoir si un sentiment est préférable à un autre, que de savoir si Corneille est au dessus de Racine ou Virgile au dessus d'Homère.

Je consulte les oracles du siècle dernier, et ils me répondent que la sensibilité n'est autre chose que la faculté de sentir. Je ne suis pas beaucoup plus avancé ; car cette faculté s'étend à tout le règne animal, et même au genre végétal. L'homme et l'insecte qui rampe sous ses pieds, ont la faculté de sentir. D'après cette définition, la sensibilité est dans les plantes, et la sensitive en est le plus parfait modèle. C'est en vain que j'ai recours aux anciens ; les anciens n'ont dans leurs langues aucun mot qui réponde au mot de sensibilité ; c'est une invention moderne ; et je vois même que ce mot n'a été adopté parmi nous que depuis qu'on s'est mis à expliquer les sentimens par les sensations. Il faudra donc nous en rapporter aux plus sages des sages de notre temps, pour la défi-

nition de ce mot nouveau. La sensibilité, disent-ils, est une disposition de l'âme, qui la rend facile à être émue, à être touchée. J'aime beaucoup mieux cette explication ; elle fait au moins sortir l'homme du regne végétal, elle l'abaisse moins à ses propres yeux.

La bonté, disent les moralistes, consiste en deux points : le premier, *ne pas faire de mal à nos semblables* ; le second *leur faire du bien*. Cette définition n'est pas très précise, mais elle est propre cependant à faire naître des idées justes. On voit déjà qu'il y a quelque chose de plus réel dans la bonté que dans la sensibilité ; l'une est vertu, et l'autre n'est qu'une disposition à la vertu. La sensibilité est la faculté d'être ému ; mais comme on peut être ému en bien ou en mal, la sensibilité peut devenir une disposition dangereuse et nuisible. L'homme sensible peut être bon ; mais il est possible qu'il ne le soit pas toujours ; l'homme que la nature a fait bon, le sera dans toutes les situations de la vie. L'homme sensible, pour faire le bien, a besoin d'être averti par une émotion généreuse ; l'homme bon n'a qu'à se laisser faire ; il ne s'égare jamais en suivant son penchant.

La sensibilité peut développer toutes les qualités morales ; mais elle peut aussi réveiller toutes les passions : l'homme doué de sensibilité sentira plus vivement les images de la vertu ; mais il sera subjugué plus facilement par les images du vice ; par la raison qu'il est plus accessible à l'amour, il sera plus accessible à la haine : il peut être le meilleur des hommes, mais il peut devenir le plus méchant. Avec la sensibilité, on peut faire des heureux ; on peut aussi faire verser des larmes : l'homme qui est né bon, fera le bonheur de ceux qui l'entourent, sans faire jamais le malheur de personne. C'est le génie de la bonté qui a dicté aux hommes cette maxime chrétienne : *Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit*. Elle lui a dit plus encore : *Faites à autrui le bien que vous voudriez qu'on vous fit à vous-même*.

La sensibilité, il est vrai, peut faire naître des affections plus vives que la bonté ; mais, lorsque ces affections se fixent sur un objet, elles deviennent souvent un sentiment exclusif. Tu seras pour moi l'univers, dit l'homme sensible à la femme qu'il adore, et il ne voit plus rien autre sur



la terre. Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble qu'il y a dans la sensibilité quelque chose qui tient de l'égoïsme : il n'en est pas de même de la bonté, qui fait naître des affections plus douces, et pour qui rien n'est étranger ; elle s'étend à tous les êtres ; elle se montre par-tout où on a besoin d'elle ; elle ressemble en cela à la Providence, qui embrasse tout de son regard bienfaisant, qui visite l'homme dans sa douleur, et qui donne la pâture aux petits des oiseaux : aussi on n'a jamais dit de Dieu qu'il étoit sensible ; et pour l'honorer dignement les hommes l'ont surnommé l'*Etre souverainement bon*.

La sensibilité n'est pas toujours la même ; elle suit les différens périodes de la vie humaine. Dans la jeunesse, elle est plus vive : sa vivacité se ralentit dans l'âge mûr ; elle s'éteint dans la vieillesse. L'inaltérable bonté ne change point : toujours la même, elle accompagne l'homme depuis le berceau jusqu'au cercueil, cherchant toujours à essuyer des larmes, et semant les bienfaits sur son passage.

La sensibilité tient de fort près aux passions, et elle a quelque chose du caractère qui les distingue ; elle est quelquefois vive et brusque comme la colère, aveugle et capricieuse comme l'amour ; elle va toujours avec la *fille du logis* ; elle se nourrit souvent de vision et de chimères : les sentimens qu'elle fait naître sont quelquefois incertains et changeans ; plus ils sont violens, moins ils sont durables. Un jour je rencontraï un homme très-sensible, qui venoit de perdre sa femme ; il me seroit impossible de peindre sa douleur. Il avoit fait tendre tous ses appartemens en noir : il avoit à côté de son lit le cœur de la défunte, dans une urne funèbre : on ne pouvoit l'arracher à ce triste spectacle, et tous ses amis étoient persuadés qu'une douleur si vive ne manqueroit pas de le conduire au cercueil. Il s'est consolé comme la matrone d'Ephèse, six mois après il épousa une seconde femme qui lui a fait oublier la première ; et tous ses appartemens, vêtus de la couleur des tombeaux, sont devenus couleur de rose.

La bonté ne met point tant d'ostentation à ses pleurs ; elle n'a pas des chagrins d'appareil, et des douleurs de théâtre ; ses sentimens sont plus vrais, et son deuil dure beaucoup plus long-temps.

On peut trop aisément contrefaire le langage de la sensibilité ; l'affection se prend quelquefois pour le sentiment ; quelques formules de discours, quelques scènes adroitement préparées, peuvent en imposer à la multitude. Quelqu'un a dit qu'avec de l'esprit on pouvoit faire de la sensibilité ; on en fait même sans esprit. On ne rencontre que des gens qui affectent des sentimens qu'ils n'ont pas, et la *sensiblerie* doit faire tort à la sensibilité. Il n'est pas aussi facile d'imiter la bonté, qui a un langage plus simple, qui ne vise point à l'effet, et qui se montre plus encore dans les actions que dans de vaines paroles.— Pour paraître sensible, il suffira quelquefois de faire de beaux discours ; pour paraître bon, il faut l'être réellement ; la sensibilité est une vertu passionnée, qui n'agit que par boutade ; il suffit de se contraindre un moment pour la contrefaire : la bonté est un état habituel ; il faudroit se contraindre toute sa vie.

On m'accusera peut-être de sévérité ; je ne me permets cependant aucune censure directe ; je ne fais qu'exprimer un sentiment de préférence. Je dirai même que la sensibilité est à la bonté, ce que le génie est au sens commun ; mais, comme le génie tout seul peut s'égarer, je lui préfère la simple raison, qui ne s'égare point, et qui est d'un usage plus habituel. La réunion de ces deux qualités seroit, sans doute, le chef-d'œuvre de la vertu. Si la Providence daignoit écouter ma prière, je les lui demanderois toutes les deux.

## NOUVELLES ETRANGERES.

*Suite des Nouvelles de France.*

No. 10.

*Meaux, 16 février.*

Une multitude de prisonniers arrivent et partent pour Paris. L'ennemi s'est livré à des excès qui le déshonorent. Tous les crimes les plus atroces, il les a commis. Par-tout où il a pénétré, les habitans sont furieux. On est obligé maintenant d'arrêter les peuples, sans cela ils se livreraient aux plus cruelles représailles. A Château-Thierry, les ennemis se sont portés à des horreurs qui font frémir. Les habitans étaient tellement animés qu'ils ont fait

main basse sur tous les Russes qu'ils ont rencontrés au moment de la déroute de leur armée. Plusieurs ont été précipités dans la rivière, et une femme a tué un cosaque qui voulait l'insulter. Vingt-cinq mille fusils ont été ramassés sur le champ de bataille : les paysans s'en sont armés. On traque les Russes dans les bois. Pour vous donner une idée de ces troupes quand elles sont en déroute, je vous citerai un enfant de quinze ans, qui à Vieux Maisons, à ramené trois Russes qu'il avait pris dans la forêt. Armé d'un seul briquet, il les faisait marcher devant lui.

Les officiers prussiens qui passent ici paraissent consternés de leur défaite ; ils disent que leurs corps ont horriblement soufferts. — Ils étoient persuadés qu'il n'y avait plus d'armée française et qu'ils faisaient une promenade à Paris, où le général Blücher leur avait promis de les faire entrer le jeudi gras. Il a tenu parole, d'une certaine façon, à une grande partie d'entr'eux ; car il est vraisemblable qu'ils arriveront demain à Paris.

Nous avons battu les Russes et les Prussiens ; nous allons maintenant combattre l'autre armée, et nous sommes tous pleins d'ardeur et d'espérance. L'expédition que nous venons de faire, et dans laquelle nous avons obtenu de plus grands résultats que dans deux batailles rangées, nous l'avons entreprise avec des forces bien inférieures à celles de l'ennemi que nous avons vaincu en détail. Nos pertes sont si peu considérables, que cela nous paraît incroyable à nous mêmes. Mais les corps ont été surpris, et plus leur confiance étoit grande, plus leur défaite a été facile. Ils sont devenus absolument nuls pour l'armée que nous allons combattre.

Les officiers prussiens disent que nous étions six contre un ; ils sont dans l'erreur ; mais nous ne leur avons pas dit au juste combien nous étions, dans la crainte de les humilier. Une chose certaine, c'est que 150 hommes de l'artillerie de la marine ont fait mettre bas les armes à deux bataillons russes, et qu'un escadron de la vieille garde a enlevé une ferme défendue par 4 bataillons. Un major prussien pris le lendemain disoit : " Vos bonnets à poil sont terribles ; je crois que j'en ai vu plus de trois mille."

La jactance des ennemis, avant ces affaires, étoit extrême. — Leur défaite paraît les avoir consternés. Des officiers supérieurs faits prisonniers à Champaubert, apprenant la défaite de Sacken, disaient, en se frappant le front : *Pauvre armée ! On en a entendu un, dire en fort bon français : Pas un de nous ne retournera en Russie.*

---

## No. 11.

*Paris, le 19 Février.*

Aujourd'hui, toute la population inondait les faubourgs, les boulevards, les rues et les promenades pour voir les nouvelles colonnes de prisonniers ennemis. Ils sont arrivés par les barrières de Cha-



renton et de Pantin, et depuis une heure jusqu'à trois. Leur nombre est extrêmement considérable. Ceux qu'on a vus aujourd'hui, ceux qui les ont précédés hier, ceux qu'on attend demain, formeraient une armée ; et si on ajoute à ce nombre les morts, les blessés et les malades de l'ennemi, on sera aisément convaincu des avantages immenses que l'Empereur a déjà remportés.

La colonne de prisonniers qui a passé hier à Paris, a été dirigée sur Viroflée et Versailles, d'où elle sera envoyée dans les départemens de l'intérieur. Les nombreux convois d'aujourd'hui n'ont fait que traverser la capitale, et ont été réunis aux Champs-Élysées, d'où ils sont repartis après quelques heures de repos. On voyait marcher à leur tête des généraux à cheval et en voiture, et un grand nombre d'officiers. Ces soldats sont dans un état qui fait pitié. Ces malheureux ont recueilli sur tout leur passage de nombreux secours : c'était un spectacle touchant de voir le peuple de Paris prodiguer de l'argent, des vivres et des vêtemens à des hommes qui lui apportaient tous les fléaux, et qui sont arrivés en France en poussant des cris de fureur et de rage contre sa belle capitale.

Nous avons fait sur les prisonniers russes, une observation dont un grand nombre de personnes ont été frappées comme nous. Ces hommes, auxquels on parle de Paris depuis si long-temps, ont traversé cette ville sans surprise comme sans curiosité. Les boulevards, les arcs de triomphe, les plus beaux monumens, rien n'a pu attirer leurs regards, ni fixer leur attention. Leurs physionomies étaient immobiles. Ils passaient dans Paris comme au milieu d'un grand chemin.\*

Quant aux prisonniers autrichiens qui sont entrés par la barrière de Charenton, ils étaient composés d'hommes très-forts, dont un assez grand nombre avait reçu des blessures graves, sur-tout à la tête. Ces prisonniers conservaient une assez bonne contenance. Quelques spectateurs ayant dit : "Voilà donc les cosaques !" les Allemands se sont retournés en répondant avec colère ; "Nous ne sommes pas des cosaques !"

Tandis qu'ils marchaient escortés des grenadiers de la garde nationale, dont la tenue devient de jour en jour plus remarquable, on voyait aller et venir des conscrits arrivant de leurs départemens ; d'autres sortaient de leurs casernes pour s'exercer ou pour comple-

---

\* Volney avoit déjà fait la même remarque, et j'ai observé le fait après lui, au sujet des Indiens de l'Amérique, que j'ai vu traverser les rues de Philadelphie, passer devant le Capitole à Washington, sans manifester le moindre étonnement : Ce trait de ressemblance avec les Cosaques, mérite d'être expliqué ; je propose aux Moralistes cette question ; dont la solution vaudra bien le mérite de deviner une énigme. Qu'ils m'adressent leur réponse, ou non, je publierai la miéne dans le No. prochain.  
(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

ter leur équipement, et des régimens de toutes armes se portaient en avant pour renforcer notre brave armée. Ce mouvement continuel de guerre, ces troupes qui arrivent, qui partent sans cesse, donnent à la capitale l'aspect le plus animé et le plus imposant.

---

No. 12.

Tous les voyageurs qui arrivent ici des départemens annoncent que les routes sont couvertes d'une quantité innombrable de troupes qui se rendent à l'armée de l'Empereur, que des forces imposantes s'organisent dans tous les dépôts, et qu'à mesure qu'elles se mettent en marche elles sont remplacées par d'autres qui attendent avec impatience le moment de voler au champ de la gloire et de l'honneur. Jamais l'Empereur ne se trouva à la tête d'une armée plus formidable et plus nombreuse ; chaque jour, elle se renforce encore de vieux régimens, de conscrits, de la nouvelle levée et de gardes nationales mobiles qui brûlent de délivrer notre territoire de la présence de l'ennemi.

La ville de Paris a l'aspect le plus imposant ; des régimens arrivent et partent sans cesse : toutes les casernes sont pleines de troupes. Les ateliers d'habillemens, les fabriques d'armes sont dans une continuelle activité, et de nombreux trains d'artillerie couvrent nuit et jour les routes qui conduisent aux armées. Charenton, Villeneuve-Saint-Georges, Meaux, Villejuif, Corbeil, et une multitude de villages des environs de Paris fourmillent de troupes ; la capitale elle même est devenue une grande place d'armes, où l'on n'aperçoit plus que des soldats. La garde nationale est une véritable armée ; ses grenadiers se distinguent par la plus belle tenue ; les guides à cheval et les compagnies de tirailleurs s'organisent. On ne voit dans les lieux publics, dans les spectacles, et même à la Bourse que des uniformes. Il semble que les citoyens n'aient plus d'autre intérêt que le salut de la patrie, d'autre pensée que le desir de repousser l'étranger. Tous rivalisent de zèle, de dévouement, de patriotisme, et vont au-devant des sacrifices que commandent, la gloire nationale. Rouen, Lyon, toutes les villes, tous les villages offrent le même spectacle ; de superbes bataillons se forment et s'avancent de toutes parts, la France se hérissé de fer, et se couvre de soldats ; jamais depuis vingt ans, elle n'opposa à ses ennemis des armées plus fortes et plus valeureuses.

Les brillans succès de S. M. ont enflammé tous les cœurs d'une nouvelle énergie. Les promenades, les cercles, les spectacles, tous les lieux publics retentissent des exploits de notre brave armée. Dans les théâtres on saisit avec enthousiasme tout ce qui peut faire allusion à nos triomphes ; enfin, jamais l'esprit public n'éclata avec plus d'énergie ; jamais on ne vit en France une pareille unanimité de vœux et de sentimens.



## No. 13.

*Saint-Quentin, 16 Février.*

Le 12, on nous annonça que l'ennemi était entré dans Guise, et qu'il avait dit qu'il reviendrait le lendemain fort de 500 hommes ; il était entré la veille à Vervins. Nos fortifications commençaient à se relever. On avait placé deux fortes barrières du côté de la porte de Guise, l'une appuyée au pont de la Somme, et l'autre au pont du canal : un poste de 25 hommes de notre garde urbaine, était placé à la première barrière, et plusieurs de nos concitoyens étaient partis en éclaireurs. Sur les 4 heures de l'après-midi, le 13, on vint nous annoncer que l'ennemi était sur le point d'arriver à la première barrière. Aussitôt la générale est battue et la cohorte est assemblée ; non-seulement il ne manquait personne, mais il se trouvait en sus plus de 100 volontaires qui furent de suite incorporés dans la garde urbaine. Toute la masse du peuple en défense présentait un aspect imposant. Enfin, à 4 heures, 75 cosaques ont paru à la première barrière ; un colonel décoré de l'ordre de Saint-Wladimir est entré en parlementaire, et à traversé une double haie de garde nationale, qui le protégeait contre le peuple. Après une demi-heure de conférence, il est retourné escorté d'un détachement de la garde urbaine. Les autorités se sont conduites avec beaucoup de fermeté ; M. le maire a déclaré qu'il avait prêté serment de fidélité à S. M. et que la ville ne se rendrait qu'à la dernière extrémité. Le parlementaire a répondu qu'on devait s'attendre à voir un corps de deux mille hommes au moins ; mais il n'en a pas été question ; et des éclaireurs qui arrivent à l'instant nous assurent que les ennemis ont évacué Ribemont, Origny, Guise et Vervins. Ils ont commis toutes sortes d'horreurs dans ces dernières villes.

Lorsque le parlementaire est entré, les cosaques qui étaient restés à la barrière ont voulu la forcer, mais le brave M. Barbier, ancien militaire qui a perdu un bras au champ d'honneur, les a arrêtés en montrant son pistolet, et en menaçant de faire feu sur le premier qui s'avancerait. Les beaux vers de Santeuil sur la défense de nos ancêtres, pouvaient bien s'appliquer à leurs neveux, et on répétait de rang en rang, *Civis murus erat*.

Ces détails sont authentiques.

Tout est tranquille du côté de Maubeuge, Landrecies, le Quesnoy et Valenciennes ; les communications sont toujours libres.

## No. 14.

Depuis l'origine de la guerre, nos ennemis ont changé de langage, mais ils n'ont point changé de système. L'humiliation de la France, la ruine de son commerce, le démembrement de ses provinces, voilà depuis vingt ans quel a été le but de leur politique, et

l'espérance de leurs coalitions. Lorsqu'ils furent parvenus, pour la première fois, à diriger toutes les forces de l'Europe contre le peuple français, pleins de confiance dans la fortune et le succès de leurs armes, ils avouèrent hautement leurs projets. La nécessité de tromper la nation qu'ils voulaient subjuguier ne se faisait pas encore sentir.

Ces menaces, ces prétentions injurieuses produisirent un effet contraire à celui qu'ils en attendaient. Le peuple qu'ils avaient voulu intimider fut saisi d'une juste indignation ; la France rejeta les agresseurs hors de ses limites, et le secret de ses forces fut dévoilé.

Depuis cette époque, la fureur, la haine de nos ennemis se cachent sous une apparence de modération. S'il faut les en croire, c'est pour nous donner la paix qu'ils ont violé notre territoire ; c'est par pure bienveillance qu'ils épuisent de contributions les pays qui se trouvent sur leur passage, qu'ils lâchent leurs féroces soldats sur les villes mêmes où ils sont entrés sans résistance ; c'est en parlant d'humanité qu'ils commettent des crimes dont le récit fait horreur.

Quels sont les véritables motifs de cette politique insidieuse ? C'est qu'ils ont appris par une longue expérience combien le peuple français est redoutable lorsqu'il voit la patrie menacée. Ils voudraient le diviser pour l'affaiblir ; mais le langage des chefs est à chaque instant démenti par la conduite et les paroles mêmes de leur soldatesque. Ce cri, *Paris, Paris*, répété avec l'accent de la fureur par cette multitude indisciplinée qui suit leurs drapeaux ne révèle-t-il pas la nature et le but de leurs projets ?

L'imagination demeure épouvantée de la longue série de calamités qu'aurait enfanté ce système d'invasion et de conquête, si la France, séduite par des proclamations mensongères, se fut manquée à elle-même au moment du danger. Quels trésors, quelle distribution de nos provinces auraient pu satisfaire toutes les prétentions de nos ennemis. A quelle époque ces peuples du Nord, qu'un instinct naturel entraîne vers de plus doux climats, auraient-ils abandonné nos fertiles campagnes et nos riches cités ? Quelle force aurait pu briser le joug que nous aurions accepté avec ignominie ? Sur quel monument national, de tels vainqueurs n'auraient ils pas porté leurs mains sacrilèges ? Et dans quel coin de la terre un Français aurait-il pu se montrer sans rougir de son nom ?

C'est la lâcheté des peuples qui éternise les fleaux de la guerre. un moment de faiblesse et d'hésitation nous vaudrait des siècles de misère, de honte et d'esclavage.

Dans l'état de civilisation où nous sommes, une nation sans gloire est une nation anéantie. Les peuples n'existent que par leur indépendance ; et lorsqu'ils s'arment pour la soutenir, leur cause est aussi légitime que celle de l'individu qui défend sa propre vie. Tout le sang versé doit retomber sur la tête de leurs ennemis.

Une seule pensée, un sentiment unique doit aujourd'hui réunir tous les Français. L'ennemi est sur notre territoire, il dévaste nos

provinces ; la voix de la patrie nous appelle à son secours ; l'intérêt commun, l'intérêt particulier, tout ce qui donne du prix à l'existence nous fait un devoir de prendre les armes, et de seconder les efforts de nos défenseurs.

Tous les peuples de l'Europe ont les yeux fixés sur nous. Ils attendent avec impatience le résultat de la lutte dans laquelle nous sommes engagés. " Voyons, disent-ils, si cette nation dont la renommée nous importune, pourra résister à nos efforts. Nous marchons vers cette capitale tant vantée, dépositaire des chefs-d'œuvre du génie antique et moderne. Ses citoyens auront-ils l'énergie nécessaire pour la défendre, ou bien à l'approche du danger resteront-ils immobiles et saisis d'effroi ? Soutiendront-ils cette épreuve avec honneur, ou verront-ils d'un œil indifférent nos soldats dépouiller leurs musées et renverser ces superbes monuments qui semblaient n'avoir à craindre que les outrages du tems ? "

Voilà donc la seule alternative qui nous reste, ou de déployer cette constance, ce dévouement qui sont les plus fermes remparts de la liberté des peuples, ou d'accepter les affronts et les calamités qu'on nous prépare. Le choix peut-il être douteux. Nos cœurs sont français ; nous avons des bras et des armes, et tout citoyen devient soldat, lorsqu'il s'agit du salut commun. Notre devoir est de montrer l'aspect redoutable d'un peuple décidé à vaincre pour délivrer son territoire et sauver sa patrie.

Puissent ces faibles paroles retentir dans toutes les parties de l'Empire ; puissent-elles être entendues dans ces départemens qui ont déjà éprouvé les malheurs de l'invasion. L'ennemi fuit devant nos drapeaux victorieux. Que toute retraite lui soit coupée ; que ses bandes indisciplinées soient poursuivies, harcelées par les habitants de nos campagnes et qu'elles grossissent le nombre de nos prisonniers. Que le cri de la vengeance rallie tous les citoyens ; il faut que les envahisseurs perdent à jamais l'envie et l'espérance de tenter de nouvelles invasions.

La paix est l'objet de nos vœux, et ce n'est pas au gouvernement français que les peuples reprocheront les malheurs de la guerre, puisqu'il a accepté sans restrictions les bases préliminaires proposées par les alliés eux-mêmes. Mais il est une vérité qu'on ne saurait trop répéter, il ne pourrait y avoir de paix durable pour une nation qui ne saurait pas faire respecter ses droits. La garantie de la paix est dans la force, le courage, le patriotisme et l'union des citoyens.

---

### No. 15.

Un fait de la plus exacte vérité donne une bien grande opinion du caractère national. Depuis le jour où l'ennemi a mis le pied sur le territoire français, non-seulement les contingens des différentes levées ont été fournis avec une incroyable célérité, mais en-



core un très petit nombre a eu recours aux demandes d'exemption. Excepté les hommes que la faiblesse de leur constitution ou des incommodités graves rendaient incapables de servir, tous les citoyens appelés se sont présentés avec un zèle digne des plus grands éloges. La pensée de la France envahie excitait une indignation générale.

Dans plusieurs communes, les conscrits 1815, au lieu de tirer au sort, ont voulu s'enrôler tous, et sont effectivement partis pour l'armée. Aussi le nombre d'hommes produit par les nouvelles levées dépasse de beaucoup tous les calculs que l'on avait pu faire. On a vu avec quelle incroyable rapidité l'armée a reçu les renforts qu'elle attendait, et qui ont déjà si puissamment contribué aux étonnantes victoires qui viennent de relever l'éclat de nos armes. Ces renforts ne sont encore qu'une faible partie des ressources immenses que la France présente à l'Empereur pour conquérir une paix glorieuse et durable.

La capitale qui a déjà réuni dans ses murs et envoyé à l'armée plus de 50 mille hommes, depuis le départ de S. M. ne cessa de voir affluer dans son sein de nouveaux bataillons. Elle est dans ce moment une grande place de guerre où se rendent de toutes les parties de la France, les jeunes gens appelés par la loi, et une foule d'hommes qui veulent concourir à la délivrance de la patrie. On remarque sur tout parmi des défenseurs volontaires, un nombre étonnant d'anciens militaires. Trop épuisés pour supporter les fatigues d'une longue guerre, ils retrouvent des forces pour faire une dernière campagne.

La population de Paris continue à donner le même exemple.— Le nombre des enrôlemens s'accroît chaque jour, et l'empressement de partir est tel, que ceux dont l'inscription est remise au lendemain, éclatent en murmures. A peine un corps est formé qu'il demande à marcher, et qu'on est forcé de céder à son impatience.— Les faits ne démentent point ces démonstrations, car on prétend qu'un de nos maréchaux disait dernièrement à un de ses amis: " Je compte parmi mes meilleurs soldats ces hommes qui ont offert de si bon cœur leurs services à l'Empereur lors de sa promenade dans les faubourgs. Ils servent comme de vieux militaires."

Non-seulement nous avons beaucoup de soldats, mais encore nous pouvons leur fournir de suite l'équipement complet et des armes, et suffire à toutes les demandes. Dans peu S. M. pourra composer de toutes ces forces réunies une seconde armée plus nombreuse encore que celle qui est maintenant en face de l'ennemi. Dans le même moment Lyon voit se grossir chaque jour un corps qui, réuni aux gardes nationales du midi, aux conscrits de ces départemens et aux forces imposantes venant d'Italie, pourra rendre les plus importants services. Quand on pense qu'outre toutes ces masses, Paris est défendu de toute insulte par une garnison nombreuse de vieilles troupes, et par une garde nationale qui se dévoue avec un zèle sans bornes à ses nobles devoirs, on ne peut

que concevoir une haute idée des ressources de la France, et de son dévouement à l'Empereur.

Tous ces prodiges s'opèrent sans une seule mesure coercitive. Le bon sens, la raison et le patriotisme de la nation, font tout, et vont même au devant des demandes du gouvernement. Il n'y a en France qu'un seul sentiment, c'est de chasser les ennemis, et ce vœu éclate par les plus généreux sacrifices. Nos étonnans succès viennent ajouter la chaleur de l'enthousiasme à ces heureuses dispositions des peuples. Chacun veut avoir sa part à l'expulsion de l'étranger et à la conquête de la paix.

Si nos ennemis ont pu s'abuser au point de croire qu'on les recevrait en libérateurs, ils doivent être bien détrompés maintenant, en voyant la nation rivaliser, d'ardeur et de courage avec l'armée. — Chaque jour leur position deviendra plus critique et la notre plus avantageuse.

Ne laissons pas ralentir ce mouvement électrique communiqué à toute la France ; que l'empereur puisse marcher en avant et compter sur nos efforts pour le seconder dans ses entreprises ; que l'ennemi ne voye en face, derrière lui, sur ses flancs que des armées victorieuses et des peuples prêts à partager les exploits de nos braves, et nous obtiendrons la douce et glorieuse récompense de nos efforts, la délivrance de nos provinces ; le salut de la patrie, la gloire nationale et la paix dont le monde a besoin, seront le prix de notre courage.

## No. 16.

### *PROCLAMATION AUX PEUPLES D'ITALIE*

Peuples du Royaume d'Italie !

Depuis trois mois nous avons été assez heureux pour préserver d'une invasion ennemie la plus grande partie de votre territoire.

Depuis près de trois mois les Napolitains nous ont solennellement promis leurs secours, et comment aurions-nous osé nous défier de leurs promesses ? Leur souverain est uni par les liens du sang au grand homme auquel lui et moi nous devons tout ; et ce grand homme est aujourd'hui moins heureux !...

Confiant dans la parole des Napolitains, il nous a donc été permis d'espérer que les efforts que nous avons faits jusqu'à ce moment ne seraient pas perdus, et que l'ennemi serait bientôt obligé de se retirer au-delà de notre frontière.

Peuples du Royaume d'Italie, le croirez-vous ? les Napolitains, eux aussi, trompent aujourd'hui tous nos vœux et toutes nos espérances.

Cependant, c'est en se présentant comme alliés qu'ils ont pénétré sur notre territoire, et qu'il leur a été libre d'occuper plusieurs de nos départements !

Cependant, nous les avons accueillis comme des frères ; nous leur avons ouvert avec empressement et nos magasins et nos caisses publiques, et nos arsenaux, et nos places !

Et pour prix de cette confiance, pour prix de nos sacrifices, c'est sur la ligne même où leurs armes devaient s'unir aux nôtres, qu'ils tendent la main à l'étranger, et lèvent contre nous leurs étendards !

L'inexorable histoire dira sans doute un jour toutes les intrigues, tous les ressorts qu'il aura été indispensable de faire mouvoir pour égarer à ce point un souverain déjà trop distingué par sa vaillance, pour ne pas posséder aussi toutes les autres vertus d'un soldat.

Peuples du royaume d'Italie, nous ne le dissimulons point, la défection des Napolitans a cruellement augmenté les difficultés de notre situation ; mais nous ne craignons pas de le dire : *plus notre situation est difficile, et plus notre courage doit s'agrandir.*

Vous vous rallierez donc autour du fils de votre souverain ; vous vous confierez dans la justice et la sainteté de votre cause ; vous marcherez à la voix de celui qui vous porte tous dans son cœur, et qui n'a jamais eu d'autre ambition, vous le savez, que de concourir de tous ses moyens à l'accroissement de votre gloire et à l'affermissement de votre prospérité.

Italiens ! seuls ils sont immortels, même dans l'estime et dans les annales des nations étrangères, ceux qui savent vivre et mourir fidèles à leur souverain et à leur patrie, fidèles à leurs devoirs et à leurs sermens, fidèles à la reconnaissance et à l'honneur.

Donné à notre quartier-général à Vérone, le 1.<sup>er</sup> Février 1814.

EUGENE-NAPOLÉON.

#### No. 17.

Le Gouvernement a reçu des dépêches officielles de l'amiral Verhuell, en date du 13 de ce mois.

Cet amiral, qui commande la flotte du Texel, a su par ses bonnes positions et son courage, la conserver intacte au New-Dieppe et faire respecter les fortifications qui défendent le Helder et la rade du Texel.

A cet effet, il s'est enfermé dans le fort Lasalle avec les 63<sup>e</sup> équipages de haut-bord et tous les autres Français qui étaient embarqués sur la flotte.

Obligé de suspendre les grands travaux du New-Dieppe, il a licencié 1600 prisonniers espagnols qui y étaient employés, et auxquels on doit la justice de dire qu'ils ne se sont éloignés qu'en exprimant leur attachement à l'amiral, et en lui donnant spontanément leur parole de ne point servir avant leur retour en Espagne.

Il était à craindre que les marins hollandais de la flotte ne pussent se garantir des insinuations que leur faisaient parvenir les insurgés : l'amiral a donné des congés à tous ceux qui en ont voulu,



et il s'est débarrassé par ce moyen de tout ce qui pouvait lui donner des inquiétudes dans sa courageuse détermination de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Un petit nombre d'officiers hollandais d'élite, fidèles au serment qu'ils ont prêté à l'Empereur, ont juré de partager le sort de l'amiral et des équipages français qui, avec quelques détachemens d'artillerie et de troupes de ligne, forment la garnison du fort La-salle.

Le fort a été attaqué d'abord par des cosaques, qui n'ont pu empêcher diverses sorties de la garnison ; ils ont été remplacés ensuite par des troupes de ligne, qui annoncent chaque jour des attaques qui sont peu redoutées.

L'amiral a été sommé trois fois de se rendre, à la fin de Décembre par le prince d'Orange ; en Janvier par un colonel Titazy, au service de l'Angleterre ; et le 9 de ce mois, par un général de Junge, se disant commandant des troupes hollandaises. La réponse de l'amiral à ces trois sommations a été uniforme ; c'est qu'inébranlable dans la fidélité qu'il a jurée à l'Empereur, défendu par de bonnes fortifications, ayant sous ses ordres une garnison nombreuse et dévouée, abondamment pourvu de vivres et de munitions, on peut l'attaquer, mais non pas lui proposer de se rendre.

### POLITIQUE.

J'ai remarqué dans la proclamation du Vice Roi d'Italie, cette phrase, en parlant des Napolitains. *Peut-être même compterons nous des amis dans leurs propres rangs.* (Voyez le No. 9 page 64.)

#### *Apperçu des Opérations Militaires en Europe. (3e Article.)*

Nous avons établi dans nos deux précédents articles la position des armées Françaises et coalisées, dans l'intérieure de la France ; nous avons démontré combien étoient chimériques les espérances, de ceux qui pensoient conquérir l'Empire Français. Aujourd'hui que l'évènement a justifié cette prédiction ; il nous reste à présenter au lecteur, le tableau fidèle des mouvements et des manœuvres, qui ont changé, comme par magie, la fortune et le destin de la nation Européenne.

Nous remettrons à un autre temps les *Observations Politiques*, que nous désirions publier aujourd'hui, et qui se trouvent en partie remplacées par les nombreux documents insérés, dans notre précédent No. et dans celui-ci.

Les coalisés qui avoient envahi la France se portoient sur Paris ; lorsqu'ils rencontrèrent à St. Disier l'armée Française à l'existence de la quelle ils ne croyoient pas. Napoléon dissimula ses forces pour les plonger dans leur erreur : Ils n'apperçurent que la tête de cette immense colonne qui s'étendoit depuis Paris jusqu'à Brienne. Cette tête de colonne par un mouvement parallèle prit position à Troyes.

Dans ce moment les alliés développèrent leur plan.

Trois grandes rivières aboutissent à Paris ; la Seine, l'Yonne et la Marne, c'est sur ces trois routes qu'ils établirent leur centre, leur gauche, et leur droite. La droite commandée par le général Blucher ne trouvant pas d'obstacles, se portait sur Châlons et de là sur Château-Thierry, la gauche n'éprouvant pas de résistance, poursuivait sa route.

Le moment décisif est arrivé.

Napoléon abandonne Troyes ; fait un mouvement en arrière par sa gauche, et va frapper à mort l'armée de Blucher, dans les champs de Montmirail, de Vauchamp, et de Montereau, à cette nouvelle, l'aile gauche des alliés qui touchait à Fontainebleau (14 lieux de Paris) et leur centre qui s'avançait, reculent épouvantés. Mais il est trop tard. Leur aile droite est perdue pour eux ; ils ne rétabliront plus leurs communications avec elle ; Blucher s'enfuit par des routes de traverse, vers Reims et Soissons.

Cependant l'armée Française se reporte en toute hâte sur Troyes abandonnée un instant, remonte la Seine ; ses avant postes se présentent devant Chatillon. . . . . Jamais depuis l'ouverture du Congrès dans cette ville il ne s'étoit présenté devant ses portes un Négociateur plus pacifique.

Mais où est donc la grande armée des alliés ? Me demandera-t-on. Je répondrai, je n'en sais rien. C'étoit à Troyes qu'elle devoit livrer bataille pour dégager son aile droite, et elle ne l'a pas fait. Sans doute elle s'est sentie trop faible . . . . et elle fuit sans combattre ! . . . . Est-ce donc Lord Castelreagh qui commande cette armée de son Quartier de Chatillon ? car ceci ressemble à sa diplomatie.

Les alliés courent à toutes marches vers la Suisse. Mais l'armée de Lyon commandée par le Duc de Castiglione s'est ébranlée, et peut-être, y arrivera-t-elle avant eux ; ainsi nous devons nous attendre sur ce point à une bataille générale et décisive.

Quand au général Blucher, qui se trouve sur Reims et Soissons, il ne peut se sauver que vers le Rhin ou la Hollande, et si l'armée française qui est à Anvers, si les garnisons des nombreuses places fortes depuis Strasbourg jusqu'à Vésel et toutes les autres, font leur devoir, on doit présumer qu'il ne s'échappera pas. Ainsi le succès de ces grandes et magnifiques conceptions du Génie Militaire de l'Empereur Napoléon, dépend en grande partie, des Armées de Lyon et d'Anvers.

Nos lecteurs jugeront de cet aperçu, en lisant les pièces que nous leur donnerons dans un *Extra*, Mercredi prochain.

(La suite aux Nos. Suivants.)

Ce JOURNAL rédigé et publié par C. A. F. LEVAVASSEUR, paroît une fois par Semaine.

Le Prix de l'abonnement est de 5 dols. par An, et 3 dols. pour six mois. On ne s'abonne pas, sans prendre depuis le commencement, d'un Volume.

Imprimé par J. DESNOÛES, en son Imprimerie, No. 7, rue Murray.